

Souvenirs d'un coq de village

Jean-Louis Gagnon. *Les apostasies*. Tome I : *Les Coqs de village*.
Éditions La Presse, 1985

Jacques Guay

Numéro 20, octobre–novembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, J. (1985). Compte rendu de [Souvenirs d'un coq de village / Jean-Louis Gagnon. *Les apostasies*. Tome I : *Les Coqs de village*. Éditions La Presse, 1985]. *Nuit blanche*, (20), 14–14.



par Jacques Guay

SOUVENIRS D'UN COQ DE VILLAGE

« Si tu ne pars pas, ils vont tuer le journal. Nous n'avons pas les moyens de lutter contre eux. Ça m'embête, mais il le faut.

— Si tu crois que c'est nécessaire, je partirai.

— C'est urgent... Le train de Montréal part à 5 heures cet après-midi. C'est ainsi qu'un jour d'hiver 1936, Jean-Louis Gagnon dut non seulement démissionner comme rédacteur en chef de la *Voix de l'Est* mais également quitter Granby en ayant à peine le temps de boucler sa valise. La veille, dans le quotidien de cette petite ville, il avait identifié Pie XI, qui venait de publier une encyclique, comme «le Pape des catholiques romains».

L'ire du curé

Ce fut suffisant pour provoquer une sainte colère du curé pour qui tous les catholiques étaient nécessairement «romains» et le principal actionnaire de la *Voix de l'Est*, le maire de Granby, Horace Boivin (il y est toujours actif) n'avait d'autre choix que de le reconduire à la gare.

Moins d'un an plus tôt, *L'Ordre*, un quotidien lancé par Olivier Asselin, avait fermé ses portes devant, entre autres, l'hostilité de la hiérarchie religieuse; à l'insu de son fondateur, profondément catholique, un message était destiné au cardinal Villeneuve à la fin de la dernière colonne de la une: «la suite au prochain cardinal».

L'année précédente, en avril 1934, Jean-Charles Harvey, quittait son poste de rédacteur en chef du *Soleil* pour avoir publié une œuvre qui ferait sourire aujourd'hui, *Les demi-civilisés*, condamnée par *La Semaine religieuse* du diocèse de

Québec et retirée de la circulation.

Athée sans douleur

Ce sont là quelques-uns des souvenirs (des souvenirs tellement présents qu'on les croirait d'hier à peine) que raconte Jean-Louis Gagnon, dans ce style coloré, un peu précieux mais vif, incisif, qui en a fait un des journalistes les plus brillants de sa génération. De lui-même il confiera que curieusement il a dit non au cléricisme avant de dire jamais plus au nationalisme, cela à une époque où l'Église assurait dans sa toute-puissance la sauvegarde de la langue et de la culture.

Aucune introspection chez Gagnon que la perte de cette foi n'a, semble-t-il, aucunement traumatisé alors qu'une telle rupture bouleversera trente ans plus tard la génération de la Révolution tranquille.

Une autre foi

Et c'est également comme une chatte accouche qu'il deviendra fédéraliste après avoir été de ces indépendantistes de la crise qui flirteront avec le fascisme. «Somme toute, se contente-t-il de souligner, les dix mois durant lesquels j'avais collaboré à la *Nation* (l'hebdomadaire de Paul Bouchard) n'avaient pas été inutiles puisque j'en étais sorti guéri du nationalisme et du fascisme...»

C'est peut-être un des charmes de cet ouvrage, charme tenant du paradoxe et de l'anachronisme, que de voir ce vieillard encore vert et tout à sa foi fédéraliste se pencher sur le jeune homme différent qu'il fut, sans vraiment vouloir nous expliquer ses convictions d'alors.

Il écrit dans la préface, comme pour exorciser ses souvenirs:

«... Je suis né à droite, maurassien et nationaliste. La crise économique et la guerre civile d'Espagne m'ont fait basculer à gauche. La dictature du prolétariat et la nature antidémocratique du socialisme m'ont conduit au libéralisme, comme l'ethnocentrisme de tous les nationalismes m'a convaincu que seul le fédéralisme offre aux minorités raciales, linguistiques, religieuses, économiques ou politiques, c'est-à-dire à tous les hommes, le moyen de vivre dans la dignité et la paix.»

Cela ne l'empêche pas de tracer des portraits sympathiques et chaleureux d'hommes dont il ne partagera pas les convictions ou dont il s'éloignera au plan de l'idéologie comme Pierre Chaloult, Claude-Henri Grignon ou Louis Francoeur.

Cette galerie de portraits dont il émaille son récit est des plus agréables et les anecdotes qu'il rapporte sont prétexte à des petites leçons d'histoire sur une époque encore trop mal connue et sur laquelle peu de témoins ont voulu se pencher. *Les apostasies* de M. Gagnon nous changent de toutes ces analyses idéologiques sur cet avant-guerre dont nous ont affligés certains politicologues dans des ouvrages ennuyeux comme des thèses de doctorat.

Le tome 1, *Les Coqs de village*, se termine alors que Jean-Louis Gagnon adhérait au parti libéral à cause de la conscription au moment même où tant de partisans le quittaient pour la même raison. J'attends la suite avec impatience et j'ai grande hâte, entre autres, qu'il nous raconte la naissance et la mort du *Nouveau Journal* (5 septembre 1961-21 juin 1962) dont le mythe hante toujours nos salles de rédaction. ■

Jean-Louis Gagnon, *Les apostasies*. Tome I: *Les Coqs de village*. Éditions La Presse, 1985, 12,95 \$.